
CRITIQUE

DE CALLIGRAPHE À BERGÈRE, UNE RECONVERSION MAJUSCULE

Par [Frédérique Roussel \(https://www.liberation.fr/auteur/1917-frederique-roussel\)](https://www.liberation.fr/auteur/1917-frederique-roussel)

— 15 avril 2020 à 17:21

Dans un récit lucide et poétique, Florence Robert narre les différentes étapes qui l'ont conduite à l'élevage de brebis et fait le point sur dix ans de pratique.





Florence Robert et ses brebis, mardi à la ferme des Belles Garrigues, à Albas, dans l'Aude. Florence Robert et ses brebis, mardi à la ferme des Belles Garrigues, à Albas, dans l'Aude. Photo DR

Changer de vie. Qui n'en a pas rêvé. L'acte suit rarement la pensée caressée. De calligraphe, Florence Robert est carrément devenue bergère. Et pas n'importe où : elle rêvait depuis toute petite de vivre dans ces Corbières coincées entre mer et plaine. La rencontre avec un apiculteur près de Lagrasse (Aude), Jean Poudou, l'a convaincue de ce lieu

d'élection. La décision devenue concrète de prendre un virage sec, il faut réapprendre l'humilité et recommencer un apprentissage. C'est ainsi que l'ex-calligraphe a un jour coché la case «Ovin-viande» sur le formulaire d'inscription de la formation agricole. Pourquoi cette case-ci ? Les images qu'on cultive en soi poussent parfois l'acte, et elle désirait *«de grandes étendues de solitude, un peu âpres, mais qui affirment le geste auprès des bêtes et du vent»*. Elle voulait élever des brebis dans les Corbières pour rouvrir les garrigues embroussaillées au profit de la biodiversité.

On pourrait avoir un léger moment de recul. Les récits de recyclage en mode perpendiculaire sont comme des bluettes agréables, bâties dans une chronologie sans surprise. Leur éventuelle force consiste à chatouiller l'empathie du lecteur, habité par des désirs similaires de reconversion et d'émouvants *happy ends*. Le berger ou la bergère participe en plus de l'iconique pastorale, les citadins en exode rural inversé d'un retour militant et écologique à la terre. Mais il n'y a pas ici de volonté de convaincre, ni d'autoglorification. Au-delà de la connaissance progressive du métier, d'une forme de lutte contre les éléments, de la fatigue et du découragement, Florence Robert apporte à son cheminement une réflexion sur l'espace et le temps, sur la poésie de ces paysages âpres et l'exaltation des sens (1).

Cheptel.

Après huit semaines de stages réparties sur huit mois dans la ferme de Denis et Françoise Callamand, à quelques kilomètres de Lagrasse, vient le moment de faire le grand saut : celui de trouver un spot où s'ancrer. Ce sera le petit village d'Albas, intéressé par un troupeau et son talent de débroussailleur naturel. Ce terroir réputé pour ses vins, son huile d'olive et ses oignons comptait près d'un million de têtes de brebis cent cinquante ans plus tôt. Les bêtes ont disparu dans les années 70, au profit de la vigne. Ils sont une douzaine d'éleveurs aujourd'hui dans les Corbières sèches, chèvres et moutons confondus. C'est une *«aventure un peu folle»* que d'installer des brebis *«là où elles ont disparu il y a quarante ans, dans un paysage viticole en pleine crise, dans une des zones les plus sèches de France»*. Et il ne reste plus personne à qui poser

des questions sur les secrets du métier. Où pâturer et quand ? Comment favoriser l'aphyllante, la petite fleur bleue qui favorise l'engraissement des moutons ?

On la sent un peu seule, l'apprentie bergère, devant l'ampleur de la tâche. Avant l'arrivée des frimousses laineuses, il faut consolider le bâti, trouver une source d'eau, des cautions bancaires, bâtir un plan d'investissement, recruter des chiens border collies, puis aussi des patous... Quatorze mois après avoir coché «Ovin-viande», le 30 août, les bêtantes de lacaune, race grégaire habituée à être gardée tous les jours, arrivent à la ferme des Garrigues. *«Cent brebis pour commencer, c'est un petit troupeau.»* Petit, mais dont il ne faut pas perdre une miette dans la nature sauvage et épineuse, riche en lavande, thym, romarin, salsepareille, mais aussi en essences empoisonnées (fêrule commune, daphné garou, camélee à fruits rouges). Le cheptel est une vague à canaliser en permanence, à l'aide de chiens dirigés par une maîtresse peu expérimentée et à l'attention encore insuffisamment aiguisée pour anticiper les velléités d'aller brouter ailleurs.

Période des saillies.

«Denis m'a dit une fois : "Le plus beau, c'est la garde. C'est pour la garde qu'on est berger."» Les maximes de celui qui l'a formée rythment son initiation comme des mantras. Quand les autres profitent des vacances, il faut se lever avant l'aube pour mouvoir le troupeau à 6 heures et ne terminer sa journée qu'à 22 heures. Quotidiennement, impérativement, les brebis doivent manger et boire. Les anciens besoins, détente, loisirs, consommation, paraissent alors bien secondaires. *« C'est un autre mode, une autre façon de considérer le temps, l'espace, et une autre façon de nourrir ces nombreux oisillons intérieurs qui réclament sans cesse. L'assignation est claire, le dénuement va de soi, de quoi s'encombrerait-on ? Le berger est un être élémentaire.»* La question du temps, encore et toujours. Celui de la garrigue s'écoule différemment, sans la tyrannie des aiguilles. En phase avec les bêtes et la nature. *«J'apprends à lire la forme des nuages, à y lire l'heure. J'apprends que la colline est précise jusqu'au brin d'herbe, et, de très loin, je reconnais la pierre qui me sert de siège, le cadre où se cachait le lièvre avant-hier.»*

Le cycle de l'élevage a ses événements culminants : la période des saillies en novembre (deux béliers sont laissés cinq semaines avec ces dames), la gestation de cinq mois, les mises bas à partir de fin mars. Le premier agnelage («*ce que je fais de mieux*») apportera 160 têtes supplémentaires. «*Ce qui se passe n'est ni doux, ni beau, ni violent. C'est indicible, c'est au-delà, tout près du mystère sans doute.*» Une sorte d'entre-deux, entre vie et trépas, entre joie et urgence, patience et désespoir. Apprendre sur le tas à plâtrer une patte cassée, à piquer dans les muscles de la nuque, à laisser l'affectif sur le bord.

Dix ans plus tard, la voix s'est raffermie. Et elle a pris aussi une tonalité dégrisée. Les premiers chiens fidèles sont morts. Il lui a fallu arrêter de garder son troupeau au bout de trois ans et se résoudre à employer quelqu'un pour le faire, puis opter pour l'estive en montagne pendant la saison chaude. Mais n'est-ce pas la plus belle leçon de savoir accueillir ses propres renoncements après avoir lutté ? Façonner sa personnalité de bergère. «*En changeant de vie, il faut se refaire une tête, et pendant des mois, la fatigue aura été celle-là, celle de remanier régulièrement l'agencement des croyances bien établies, d'en biffer certaines, de soupeser toutes les autres à l'aune d'un autre état des lieux, d'un nouveau monde, terrien, absolument solide, horriblement exigeant.*»

(1) Vient aussi de paraître : *Il était une bergère* d'Yves Deloison et Stéphanie Maubé, éd. Rouergue, 256 pp., 18,80 € (ebook : 13,99 €).

[Frédérique Roussel \(https://www.liberation.fr/auteur/1917-frederique-rousseau\)](https://www.liberation.fr/auteur/1917-frederique-rousseau)

Florence Robert Bergère des collines Corti «*Biophilia*», 200 pp., 18 €.